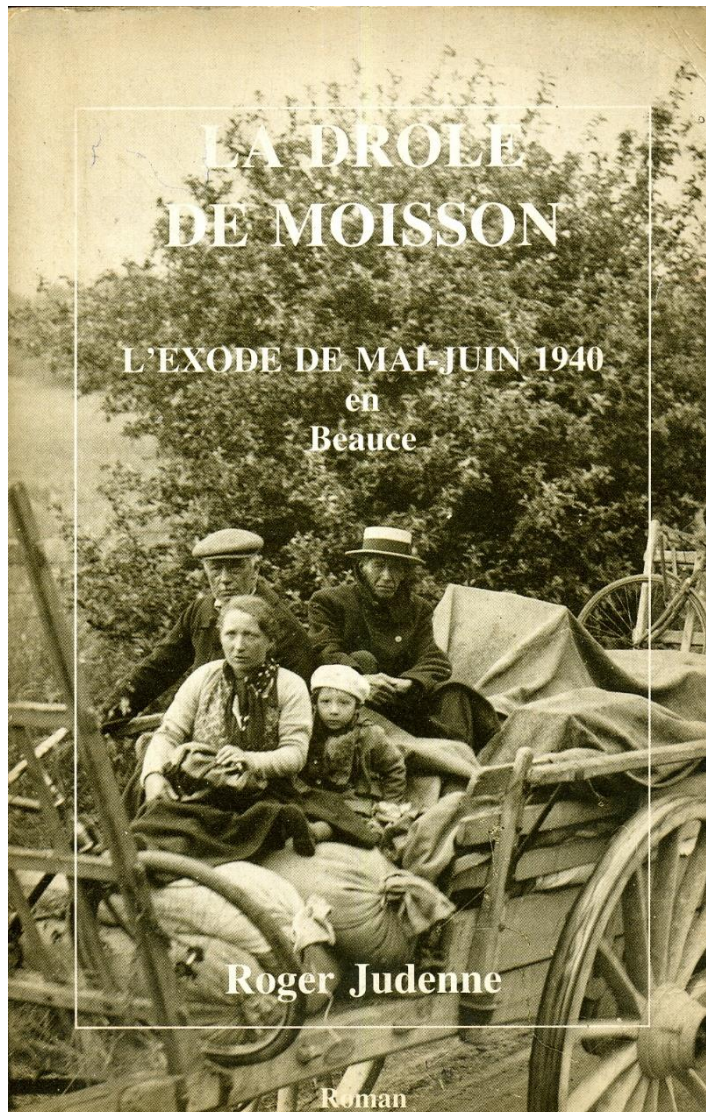


L'ARRIVÉE des ALLEMANDS à CHARTRES

16 mai 1940

Extrait de « *Drôle de Moisson* » (1990), roman de [Roger Judenne](#)

Depuis quelques jours, les avions à croix noires bombardent Chartres. Les guetteurs militaires qui annoncent les raids ennemis partent petit à petit. Les sirènes se mettent en marche quand les bombes commencent à tomber. Bientôt, elles ne fonctionneront plus du tout. Les centres vitaux



de la ville sont les objectifs des Allemands : le coteau d'Aboville et le terrain d'aviation, la gare et le quartier de la poste, les routes qui conduisent vers le sud ou l'ouest. Rue du Grand-Faubourg, les maisons soufflées par les bombes sont ravagées par les incendies. Les pompiers sont partis, capitaine en tête. Il n'y a plus ni électricité, ni gaz, ni téléphone. La circulation est difficile, à cause des décombres que personne ne déblaie. Le dépôt d'essence du terrain d'aviation explose. La fumée de l'incendie voilera la cathédrale pendant des heures.

Le préfet Jean Moulin est resté à son poste. Il résiste au vent de panique qui lui arrache ses derniers collaborateurs et vide tous les services municipaux. Trente camions sanitaires évacuent le personnel et les malades de l'hôpital. Même

l'évêque et les gendarmes quittent la ville. Sur les vingt trois mille habitants, à peine sept cents Chartrains sont restés. Des vieux pour la plupart.

Les réfugiés arrivent par vagues, choqués par les bombardements qu'ils ont subis. On pense que la ville sera traversée par un million, peut-être un million et demi de réfugiés. Il faut les ravitailler, les nourrir, les soigner.

Les novices et certaines sœurs de la communauté Saint-Paul sont parties

depuis plusieurs jours, mais de nombreuses religieuses ont choisi de rester pour assister tous ces malheureux. Elles ont entre vingt-cinq et quarante-cinq ans. La peur les tenaille autant que les autres, peur des bombardements, des massacres, des viols. Pendant l'autre guerre, elles savent que la cornette n'a pas préservé certaines des leurs des massacres et des outrages. Elles seront admirables. A l'hôpital, vide de personnel, mais bondé de réfugiés blessés ou malades, sœur Henriette et un dentiste militaire soulagent avec les moyens du bord. Des centres d'accueil fonctionnent dans la gare, rue Percheronne, dans la communauté qui héberge des dizaines de personnes. L'intendance militaire n'a fourni aucun ravitaillement avant son départ. Le préfet réquisitionne des conserves dans les commerces abandonnés de la ville. Trois tonnes de viande et de poisson en boîtes sont stockées dans les garages de la préfecture. Deux autocars chargés de pains arrivent du Loir-et-Cher. Quelques boulangeries sont remises en route avec l'aide d'un ouvrier boulanger de la rue Muret. Les sœurs charrient, transportent, distribuent, réconfortent, soulagent.

On ne sait plus que faire des morts abandonnés. La morgue est pleine. L'épidémie menace. Quarante-neuf corps sont ensevelis dans la cour de l'hôpital, treize à Saint-Brice, trente-quatre au cimetière Saint-Chéron. Les cadavres des chevaux et des chiens gonflent sans que personne ne songe à les enterrer.

Place des Epars, c'est l'horreur. Autour de la statue de Marceau, plusieurs milliers de gens piétinent des valises, des sacs, des gosses. Ils ont perdu le reste de leur famille, le manque d'essence les a obligés à abandonner la voiture dans un fossé ou les bombardements ont tué les leurs. Ils tendent désespérément la main vers les camions bondés qui continuent à avancer. Les plus forts s'accrochent, en grappes. De vieilles femmes supplient qu'on les emmène, une poignée de billets à la main. L'hôtel du Grand-Monarque et l'hôtel de France sont envahis : les chambres, les couloirs, les salons, les escaliers, tout. Des enfants dorment sur les baluchons posés sur les tapis. On mange sur des tables en poussant la vaisselle et l'argenterie sales que d'autres ont abandonné après usage. Des hommes descendent des matelas, des fauteuils, des chaises. La promiscuité est effrayante.

Les graffitis affichent des drames sur les murs : « Avons perdu François. Partons pour Poitiers. Lucette » ou « Nous sommes partis à Orléans. Paul ». On perd ses bagages, on se fait voler toutes ses économies par des gens peu scrupuleux qui profitent de la situation. Il s'en trouve dans toutes les circonstances de ces gens-là ! A l'hôtel de France, un homme se prétend le gérant et brade rondement la cave : tout à vingt francs : le cognac, le « Clos Margot », le whisky, le pernod... vingt francs. Et il disparaît aussi vite qu'il s'est institué gérant de l'hôtel quand sa cagnotte est pleine.

Les magasins de la ville sont livrés au pillage. Place Marceau, une sœur de Saint-Paul est témoin d'une scène ahurissante : trois hommes brisent avec

une barre de fer les vitrines et les rideaux des magasins Lelong. Ils ressortent avec des piles de pantalons, de vestes, de chemises. La religieuse s'interpose. Elle est bousculée, injuriée, menacée, le maître mot devient « C'est toujours autant qu'les Boches auront pas ! » Il justifie toutes les mauvaises actions, permet tout. Les magasins d'alimentation sont la cible privilégiée. Une fois la vitrine béante, la tentation est forte pour les honnêtes gens de faire comme les premiers, d'autant plus que les quelques provisions emportées sont épuisées et que le prochain bombardement risque de tout faire disparaître. L'électricité ne fonctionnant plus, les armoires frigorifiques des boucheries et des charcuteries qui ont été abandonnées par leurs propriétaires pleines de viande constituent des charniers pestilentiels. Des centaines de chiens et de chats errants deviennent dangereux. Il faut les abattre.

Dans la plus profonde crypte de la cathédrale, l'horreur augmente d'un degré. Les vieux, les malades et les blessés qui sont incapables de partir ou de courir dans les abris à chaque alerte ont été descendus. Ils gisent sur des matelas, des civières, des couvertures. L'hygiène est épouvantable : pas d'eau, pas de cabinets, pas d'air. Les grabataires croupissent dans leur urine. Les blessés râlent, tandis que leurs plaies s'infectent. Et les quelques cierges continuent d'éclairer des gens qui cherchent à caser un vieillard de plus en rapprochant ceux qui sont là depuis un, deux ou trois jours.

Pire. Place du Marché-aux-Fleurs, dans une maison qui comporte trois étages de caves, une vieille femme paralysée est remontée après plusieurs jours passés au fond sans manger et sans pouvoir accéder à des commodités.

Par chance, un violent orage éclate. La pluie diluvienne éteint à peu près complètement l'incendie qui ravage les maisons du quartier de la poste. En revanche, la chapelle Sainte-Foy qui accueille de nombreux réfugiés est inondée et les débris de literie flottent au milieu du linge sorti à la hâte des valises. Vingt-cinq centimètres d'eau baignent les pieds des lits de camp où sont allongés des vieillards impotents qui regardent monter le niveau sans pouvoir bouger.

L'orphelinat de Lèves a été évacué, mais les orphelins de la région parisienne continuent d'arriver. Pour eux et tous les gosses perdus, Jean Moulin réquisitionne l'institution Guéry. Là, au moins, ils trouvent des locaux propres et de la literie en quantité.

Les gens demandent des vivres, du lait condensé, du pain... encore du pain. Le préfet aidé d'un journaliste volontaire, charrie lui-même la précieuse denrée dans une petite voiture à bras, fermée pour ne pas attirer la convoitise. Il fera plusieurs voyages au milieu de la foule abattue, fatiguée, nerveuse. A l'intérieur du bureau de bienfaisance de la rue Percheronne, les sœurs de Saint-Paul ont cuisiné un gigantesque pot-au-feu : un bœuf entier abattu le matin et des monceaux de légumes qu'elles ont épluchés pendant des heures. Deux mille boîtes de pâté,

plusieurs milliers de crèmes de gruyère et une dizaine de caisses de lait condensé seront également distribuées.

La cinquième colonne donne à plein. Devant les grilles de la préfecture, des meneurs gueulent « qu'il faut mettre le feu à la boîte » et essaient d'entraîner la foule aux cris de « Vivement que les Boches arrivent pour foutre un peu d'ordre dans cette pourriture ». Place de la Cathédrale, un faux mutilé de guerre juché sur l'une des fenêtres du rez-de-chaussée de l'école primaire appelle à l'émeute, au pillage, expliquant « qu'on vous a bourré le crâne et qu'il est grand temps que les Boches arrivent ».

Et pourtant la troupe est là : le commandant de Torquat, du 7^{ème} régiment de dragons portés a installé son PC boulevard Chasles, dans le lycée de jeunes filles. La situation est dramatique : les Allemands approchent. On les dit à Nogent-le-Roi. Les avions survolent la ville en éclaireurs. Ils piquent, rasent les toits à quarante ou cinquante mètres d'altitude et lâchent des rafales qui sèment la panique place des Epars. Pourtant, les jeunes officiers et la troupe placés sous son commandement sont prêts à se battre, à défendre la ville. Les tanks français se replient, enfilent la place des Epars et la route de Tours sous les mitraillages.

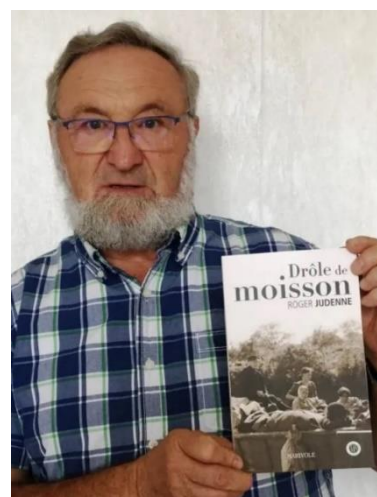
« Que voulez-vous, on nous fait reculer sans cesse, disent les soldats. Depuis quinze jours, nous ne faisons que ça. Pourtant, chaque fois que nous avons contre-attaqué, ça a été dur, mais les Boches ont foutu le camp ».

Bientôt, l'ordre de repli des troupes françaises arrive. Une nouvelle fois, les soldats se remettent en marche. La masse lamentable des réfugiés n'ira guère plus loin.

Roger Judenne
« Drôle de Moisson » - 1990

Roger Judenne est né le 9 mai 1948 à Chartres, dans une famille d'origine rurale. Il a passé son enfance dans un village beauceron, du temps où les fermes correspondaient à ce que notre imagination appelle une ferme. Après une jeunesse sans contraintes, très près de la nature, il débute des études de lettres philo, suivies par des études professionnelles. Il vit aujourd'hui à Chartres, est marié, père de 3 enfants et... grand-père de deux petits-garçons. Il se consacre maintenant à plein temps à l'écriture après avoir été enseignant et conseiller pédagogique de l'Education Nationale.

C'était depuis plusieurs années une des volontés des élus de Prunay le Gillon : donner une identité à l'école publique de la commune. C'est chose faite depuis le 19 mai 2015 : l'école a été baptisée « École Publique Roger Judenne »



Cet extrait de l'ouvrage de Roger à été mis en ligne pour illustrer ce récit :

[L'Exode de Julienne BIBERT – De Chartres à Alger avec sa bicyclette](#)